Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: 8

Artikel: Impressions d'Allemagne : l'armée sur pied de guerre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339656

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

LX^e Année | N° 8 | Août 1915

Impressions d'Allemagne.
L'armée sur pied de guerre.

L'armée allemande en 1915 est telle que pouvaient se la représenter ceux qui ont eu le privilège de la connaître en temps de paix : une armée instruite avant tout en vue de la guerre. Les expériences des premières batailles ont modifié certains principes tactiques, mais la marche du service est restée la même jusque dans ses moindres détails, et l'on retrouve au front les mêmes gestes, la même tenue sous les armes, le calme et la conscience dans l'exécution des ordres qui régnaient dans les garnisons, avant le mois d'août 1914.

Cette armée si complètement prête a passé du pied de paix au pied de guerre sans subir cette transformation profonde qu'on remarque chez ses adversaires où, dans bien des domaines, l'improvisation a suppléé à la préparation.

L'HOMME.

Le soldat. — Les soldats de toutes armes ont une apparence vigoureuse, une tenue correcte et soignée. On ne voit pas d'hommes bruyants ou ivres. Les honneurs sont rendus partout avec exactitude, sauf dans les gares où les soldats sont dispensés du salut, mesure pratique, car dans la hâte du départ et parmi la foule d'uniformes qui couvre les quais, il est difficile de reconnaître à temps les supérieurs.

Les réservistes barbus de 25 à 35 ans sont le plus grand nombre. On rencontre peu de volontaires au-dessous de 20 ans. Les landsturmiens ont particulièrement bonne façon. Quantité d'hommes en congé circulent derrière le front. Ceux qui

arrivent ont l'air fatigués, le visage presque noir, leurs uniformes poudreux n'ont plus de couleur. Ils ont les mains embarrassées de paquets, le fusil en bandoulière, des fleurs au ceinturon. Ils descendent des trains en bandes silencieuses. Le public s'écarte sur leur passage. On les considère avec respect et sympathie.

Les détachements qui s'embarquent pour le front sont accompagnés de parents et d'amis et couverts de fleurs. On se découvre sur leur passage, pas de cris ni de manifestations. J'ai vu partir des renforts du corps de la Garde. Tous les hommes m'ont frappé par leur belle taille. Il n'y en avait guère au-dessous de 1 m. 80. Contingents remarquables, physionomies intelligentes, impression de force sans aucune lourdeur. Dans les autres corps, par contre, on voit beaucoup d'hommes trapus, un peu lourds. La coupe informe de la tenue Feldgrau accentue cette inélégance.

Il y a aussi ceux qui repartent, un peu éprouvés et amaigris, après un congé de convalescence.

Les recrues de la classe de 1915 contribuent à donner aux villes d'Allemagne leur aspect ordinaire. Ces jeunes soldats ne portent pas encore le *Feldgrau* ; leur tenue bleu foncé et, à Berlin, les brillants uniformes des régiments de la Garde, rappellent la vie tranquille et routinière de la garnison.

A Berlin, on voit dans les rues plus d'uniformes encore qu'en temps de paix. Les superbes factionnaires et les postes de grenadiers qui se tiennent devant les palais et les bâtiments publics, les troupes qui traversent la ville plusieurs fois par jour, musique en tête, donnent l'impression que rien n'est changé dans la capitale de l'Empire. Cette mise en scène habile renforce le sentiment de confiance du peuple.

Le soldat allemand est docile et dévoué. Celui des provinces du Rhin, vif et impressionnable, est assez différent du Poméranien ou du Bavarois, — ils ont cependant des qualités communes qui sont celles de tous les bons soldats : sentiment du devoir très prononcé, esprit de subordination, patience. En général, ils sont peu communicatifs, d'humeur égale, plus sobres et moins exigeants que le soldat suisse au point de vue nourriture et traitement, parce qu'ils sont habitués, chez eux,

à une vie moins facile. Cependant, quand il leur arrive de dépasser la mesure, et de commettre des excès, ils sont d'une extrême violence, comme tous les gens sobres d'habitude.

L'idée très répandue que le soldat allemand manque d'*initiative*, qu'il n'est courageux qu'en masse et sous l'œil de ses chefs, est une accusation qui ne se base sur aucune observation sérieuse. J'ai pu constater en temps de paix, jour après jour, pendant un an, la facilité avec laquelle il s'adapte aux exigences du service, son sens pratique, son esprit inventif en campagne, au bivouac, en patrouille. Livré à lui-même, il agit avec réflexion, parfois lentement, mais toujours avec conscience. La vivacité des mouvements n'est pas toujours un signe d'intelligence, et il ne faut pas confondre l'initiative avec l'agitation. On peut être calmement « débrouillard ». La patience s'allie souvent au calme.

Sur le front, les qualités d'initiative se sont développées encore. Les résultats obtenus par les patrouilles en témoignent.

Tout soldat ne peut que rendre un éclatant hommage aux qualités du soldat allemand, à sa confiance inébranlable, à son esprit de sacrifice. Personne n'a le droit d'en parler légèrement ou avec mépris.

Le sous-officier. — Les régiments de réserve sont entrés en campagne avec 50 à 60 sous-officiers actifs (professionnels) par régiment. Ce chiffre peut être doublé pour les régiments de l'active. Le reste des cadres est rempli par des sous-officiers de réserve. Naturellement, la proportion de ces derniers s'est considérablement élevée par suite des pertes.

Le sous-officier allemand est vraiment un précieux auxiliaire de l'officier. Son prestige incontesté lui vient de la situation qui lui est faite dans l'armée. Dans son domaine, son pouvoir est absolu ; son expérience du service lui assure le respect et l'appui moral de l'officier qui a souvent besoin de ses conseils et ne craint pas de le consulter.

En temps de paix, les sous-officiers de réserve étaient loin de valoir leurs camarades professionnels. La guerre leur a donné ce qui leur manquait : la pratique du service et l'autorité qui en découle. La guerre leur ouvre des perspectives

d'avancement fermées en temps de paix : ils peuvent devenir officiers.

L'officier. — Extérieurement, l'officier subalterne a beaucoup changé depuis la guerre. On voit pas mal de lieutenants et de premiers-lieutenants relativement âgés et dont la silhouette alourdie rappelle fort peu le type classique du lieutenant à monocle et sanglé dans son « Ueberrock ». Les lieutenants de l'armée active ont été fauchés dès les premières batailles. Dans le régiment que je connais plus particulièrement, il n'en reste pas un seul. Les chefs de compagnie sont presque tous tombés. Ces vides sont naturellement comblés par des officiers de réserve et aussi par des sous-officiers promus officiers.

Avant la guerre, la situation de l'*officier de réserve* n'était pas toujours enviable. En minorité dans les régiments, traité avec une certaine condescendance hautaine par ses camarades de l'active, lors de ses périodes d'instruction, n'ayant que des compétences limitées, aucun espoir d'avancement, l'officier de réserve, le «Sommerleutnant », n'avait ni la routine du métier, ni le prestige de l'officier de carrière.

Brusquement, la guerre l'a mis en valeur ; il a acquis au feu l'assurance qui lui manquait ; on lui trouve des qualités insoupçonnées. Il fait bravement son devoir ; la carrière lui est ouverte. Il est l'égal des autres. Les officiers de réserve sont maintenant la majorité.

La tenue et les habitudes des officiers se sont modifiées. Ainsi, à Berlin, on en rencontre à chaque pas, même au théâtre, en tenue de campagne, jambières ou molletières, courroies, pistolet, jumelles, ce qui était « autrefois » interdit par le règlement. Le pantalon long et l'Ueberrock, redingote à deux rangs de boutons, étaient de rigueur en dehors du service. La façon de vivre s'est « embourgeoisée ». On trouve des officiers dans des restaurants, des bars et des théâtres où, avant la guerre, ils ne pouvaient aller qu'en civil.

Les pertes en officiers ont nécessité une large application d'un paragraphe de la loi qui prévoit, en campagne, la nomination de sous-officiers au grade de lieutenant. La fonction existait déjà pour les sous-officiers du cadre actif employés comme chefs de section en temps de paix : « Offizierdiensttuer ».

Maintenant, l'assimilation est complète. C'est une *démocratisation du corps d'officiers.*

A signaler aussi les officiers juifs, inconnus avant le 1er août 1914.

L'extension des modes de recrutement nécessitée par les besoins de la guerre n'a pas rompu cette unité et cette homogénéité du corps d'officiers dont l'armée allemande tire une de ses forces principales. La diversité d'origine et les différences sociales ne semblent pas nuire au bon esprit qui règne entre les officiers de tous grades. Les privations et les dangers supportés en commun ont créé des liens nouveaux, moins conventionnels et aussi solides que les anciens.

L'*esprit de caste*, qu'on a si souvent reproché aux officiers allemands comme une tare, n'est plus autre chose que l'*esprit de corps*, très développé, c'est-à-dire une des plus hautes vertus militaires qui renferme en elle la camaraderie, la fraternité d'armes, le dévouement, la confiance, une même foi et un même idéal. L'esprit de corps, c'est l'unité morale.

On ne peut qu'envier une armée où les officiers sont pénétrés d'un pareil esprit, tant qu'il ne dégénère pas en particularisme étroit.

LA DISCIPLINE.

Jusque dans les plus petits détails et les moindres gestes, on retrouve partout la plus exacte discipline. Il n'y a pas de différence entre le salut d'un landsturmien et celui d'un soldat de vingt ans. La conception des devoirs du service est partout la même, dans toutes les armes et dans tous les corps. Et ce sentiment du devoir n'est pas d'essence inférieure, basé uniquement sur la crainte, comme l'affirment les ennemis de l'Allemagne et, à leur suite, quantité de neutres trompés par des apparences.

Pour bien juger, il ne suffit pas de traverser l'Allemagne en chemin de fer, en notant au passage quelques épisodes. Il ne suffit même pas d'avoir vécu dans ce pays, sans contact direct avec l'armée, il faut avoir partagé la vie de cette armée en temps de paix et l'avoir suivie en campagne pour comprendre que ses méthodes d'éducation n'ont rien d'avilissant.

Un observateur superficiel peut être induit en erreur par l'aspect de l'homme sous les armes, par la rigidité des attitudes, le ton sec des commandements, l'allure mécanique du fameux pas de parade. Les formes extérieures, seulement, diffèrent de celles d'autres armées, parce que le tempérament de la race est différent, mais les principes sont les mêmes. L'officier allemand n'est pas assez dépourvu de bon sens et d'intelligence pour méconnaître l'importance de l'éducation morale du soldat. Il sait, comme son camarade français, s'adresser au cœur de ses subordonnés, à leur amour-propre. Il le fait sans aucune ostentation et sans phrases.

Comment donc expliquer que des hommes qu'on représente conduits à la bataille le revolver sur la tempe, traités comme des esclaves et dont la volonté est brisée, dit-on, par une discipline abrutissante, puissent donner chaque jour de si admirables exemples d'abnégation ? Une armée qui n'obéit qu'à la crainte est un troupeau sans âme, et il est alors inexplicable que les Alliés ne soient pas encore parvenus à reconduire, jusque derrière le Rhin, la baïonnette dans le dos, ce troupeau dépourvu de ressort et méprisable.

L'officier a plus de contact avec la troupe qu'on ne se l'imagine au premier abord. Les règlements insistent sur l'influence directe que l'officier doit prendre sur les hommes et sur la façon de les traiter : « *La sollicitude constante pour ses soldats constitue un des beaux privilèges de l'officier.* — Er soll seinen Leuten ein treuer Helfer sein, der mit ihnen Freud', Leid und Entbehrungen teilt und so ihr unbedingtes Vertrauen erwirbt. » Il doit être pour ses hommes un protecteur fidèle qui partage avec eux joies, peines et privations. C'est ainsi qu'il acquerra leur confiance pleine et entière. (Règlement d'exercice allemand, § 266.)

Les constatations que j'ai pu faire en temps de paix se trouvent confirmées par ce que j'ai vu au front. Il existe entre soldats et officiers des liens d'affection basés sur le respect et la confiance. La *crainte des punitions* ne saurait créer l'obéissance. Les Allemands en sont aussi persuadés que d'autres. « Tout brave soldat, dit un manuel d'instruction pour l'infan-

terie allemande [1], remplit ses devoirs parce que Dieu, le roi et ses supérieurs l'exigent et non parce que des punitions le menacent. La punition est le dernier des moyens que doive employer un capitaine pour améliorer un homme. Le capitaine ne punit qu'à contre-cœur ; cela lui fait autant de peine de punir un soldat qu'à un père de punir son enfant. Une bonne compagnie se distingue par le petit nombre des punitions. »

Cependant la crainte reste toujours un moyen et la volonté du chef s'affirme par le châtiment quand cela est nécessaire. L'Allemand se méfie de cette formule révolutionnaire que le lieutenant-colonel Montaigne qualifie d'impie : la discipline volontaire, l'obéissance consentie. Il ne se paye pas de mots.

«La discipline suprême est celle qui est envers le devoir et non envers les hommes, et qui trouve sa sanction dans les reproches ou l'approbation de la conscience. Mais cette discipline n'est accessible qu'aux âmes d'élite ; et elles sont rares. Pour la masse, la sanction — châtiment ou récompense — doit être positive. » (Montaigne, *Vaincre*, I, p. 222.)

« On peut être exact, correct, disait le maréchal de Saxe, et se faire aimer en se faisant craindre. »

Quoi qu'il en soit, cette affection réciproque existe dans les rangs allemands ; la liste des actes de dévouement de soldats pour leurs officiers s'allonge chaque jour.

Voici un fusilier, ordonnance du lieutenant baron von R..., qui, sous le feu et avec mille peines, a réussi à transporter aux avant-postes le corps de son lieutenant tué. Il écrit aux parents de son chef : « L'enterrement a été très beau... J'ai demandé la faveur de rendre à mon lieutenant le dernier devoir en ce monde et de rejeter la terre sur son corps. Je lui ai fait une belle tombe entourée de pierres blanches et de guirlandes, avec cinq couronnes et une belle croix. Aussi longtemps que je resterai ici, mon devoir le plus sacré sera de soigner et d'embellir la tombe de mon cher lieutenant.

» Je l'ai perdu pour toujours. Il était comme un second père pour moi. Nous partagions le danger, nos vivres et notre tabac.

[1] *Unser Infanteriedienst. Leitfaden zum Dienstunterricht der Mannschaften.* — Major von Estorff. — Berlin, Mittler und Sohn.

Je me serais fait tuer pour lui, et voici qu'il est mort. » (Damvillers, 22 mars.)

Un pionnier, affreusement mutilé par l'explosion d'une mine, est étendu sur une table de pansement, dans un abri souterrain. Sans cesse, il appelle son lieutenant. On fait chercher l'officier, et le soldat demande : « — N'est-ce pas, mon lieutenant, que je n'ai pas été lâche ? — Pas du tout, tu as été très brave et tu guériras; c'est pour te guérir qu'on t'enverra à Mayence. — Et si la guerre n'est pas finie, je reviendrai vous trouver, et nous nous battrons encore côte à côte. Seulement, il faudra écrire à ma mère pour lui dire que j'ai fait mon devoir. » — L'officier promit d'écrire, et l'homme parut plus tranquille. Chaque fois qu'on renouvelait le pansement, le blessé voulait que son lieutenant soit là, près de lui. (Récit d'un médecin.)

Quelques faits dont j'ai été témoin caractériseront l'esprit qui règne dans les troupes :

Au petit jour, dans la rue d'un village de Picardie, un régiment en colonne de marche, faisceaux formés, sacs à terre, attend l'heure du départ pour la tranchée. Les chefs de compagnie rejoignent leur unité. D'une seule voix, les hommes répondent au « Bonjour, Grenadiers! » de leur chef par un « Bonjour, mon capitaine ! » qui résonne comme une salve dans l'air froid du matin. A l'expression des visages, au son des voix, on sent que ce salut sous les armes n'est pas une simple formalité. Tout de suite, le contact se prend, la bonne humeur se communique. Des plaisanteries courent dans les rangs, les officiers ne dédaignent pas de prendre part à ces assauts d'esprit et de provoquer des réparties qui soulèvent des tempêtes de rires.

A son tour, le colonel, suivi de son adjudant, longe la colonne. Les « Guten Morgen, Herr Oberst ! » se succèdent avec entrain. Le colonel s'arrête pour vérifier ici un paquetage, là une paire de chaussures. Il questionne un homme rentré de congé et s'informe avec bienveillance de sa famille. Plus loin, à une remarque du chef, des rires s'élèvent de nouveau.

Un commandement sec se répète le long de la colonne. Le régiment s'immobilise, porte l'arme avec une précision de place d'exercice, et s'ébranle au pas cadencé, jambes tendues, pied à plat... cela ne dure qu'une minute, jusqu'à l'ordre de : « mar-

che à volonté », qui rend à chacun son allure naturelle, délie sans transition les langues et allume les pipes.

C'est le propre de cette discipline-là, de faire passer instantanément l'homme ou la subdivision du laisser-aller le plus complet à l'exactitude la plus absolue, à l'automatisme.

La reprise en main instantanée a son utilité pratique quand le danger est pressant. J'ai vu des colonnes de marche cheminer dans un désordre manifeste en traversant des localités. Les hommes puisaient de l'eau en passant, quittaient leur rang et couraient de droite et de gauche. La colonne s'était élargie au point de remplir la rue entière. Un coup de sifflet a reformé les rangs, chacun sans une seconde d'hésitation a couru à sa place. Les chefs de compagnie ont levé la main et commandé simplement « Achtung ! » ; le pas cadencé se déclanche, les pieds frappent le sol, les rangs sont alignés, les armes portées, les têtes levées, les hommes attentifs. Ce résultat est atteint en moins de trente secondes. Au sortir du village, plusieurs compagnies, fractionnées, ont déjà quitté la route.

Des philosophes et des littérateurs peuvent discuter à l'infini sur le Drill, sur l'inélégance du pas de parade, sur la discipline mécanique; jamais ils ne prouveront que le temps n'est pas, à la guerre, un important facteur de succès : les minutes sont précieuses. Une troupe doit être prête, en toutes circonstances, à agir dans un minimum de temps. Il faut, pour cela, qu'à la rapidité des mouvements s'ajoute la simultanéité. Les controverses sur l'automatisme conscient ou inconscient sont affaire des casuistes militaires. Une seule chose demeure : la volonté du chef doit, quand il le faut, dominer et annihiler celle de ses hommes. Leur dignité personnelle ne peut en être amoindrie, puisqu'il s'agit de salut commun, de solidarité.

Cependant, est-il besoin de le dire, le *coude à coude* n'a de valeur que dans un petit nombre de cas déterminés. Les Allemands ne confondent pas le coude à coude qui est une forme, avec la *cohésion*, qui est un état d'esprit. Une formation dispersée peut, à certains moments, être plus favorable à la cohésion qu'une formation serrée. Les journalistes français et anglais parlent beaucoup des *attaques à rangs serrés* des Allemands et le bon public, crédule, voit en imagination s'avancer des

divisions et des corps d'armée entiers, musique en tête, au pas de parade, sous un feu écrasant ; tel le corps d'Erlon à Waterloo. La « phalange de Mackensen » éveille l'idée de la Grèce antique et de Philippe de Macédoine : 300 000 hommes, sur 32 rangs de profondeur, fauchés par les 75, quel spectacle pour les cinématographes ! La réalité est bien différente. Les Allemands ne sont pas revenus au temps de la pique et du javelot ; « l'attaque en masses profondes » des journaux, c'est l'attaque en profondeur, dont les échelons (réserves) sont assez près les uns des autres pour renforcer la première ligne (ligne de feu) en temps utile. Les échelons d'arrière restent en formation serrée aussi longtemps qu'ils ne sont pas exposés au feu ennemi. « Im wirksammen feindlichen Infanteriefeuer können geschlossene Abteilungen nicht gezeigt werden. » (Règlement allemand, § 342.) Les lignes sont plutôt denses.

Ces lignes de tirailleurs successives et toujours plus rapprochées apparaissent, vues de la position ennemie, comme une masse compacte. Il arrive, tout naturellement, que les échelons d'arrière serrent sur ceux d'avant et que tous convergent vers le point où l'attaque cherche à percer la ligne ennemie. C'est ce qui a donné naissance à la légende de la phalange antique ressuscitée.

Il faut, cependant, reconnaître que les Allemands ont une tendance à se laisser guider, dans l'attaque, par le souci de renforcer la ligne de feu en temps utile et de garder la direction, plutôt que de se défiler et d'éviter les pertes. Leur règlement proclame la nécessité du « Drang nach Vorwärts » — « Vorwärts auf den Feind, koste es was es wolle ! » (Règlement allemand, § 265.) Avancer coûte que coûte.

Ces principes sont, — dans les grandes lignes — ceux de notre règlement, et on les retrouve dans le dernier règlement français. Mais leur application intégrale a été pour les Allemands la cause de lourdes pertes, dans la guerre actuelle. Cette marche ininterrompue des réserves, en avant, « ohne Beachtung von Verlusten » (345), enseignée et pratiquée comme un dogme sur les places d'exercice, n'a pas toujours conduit au succès dans la pratique[1].

[1] On voit cependant, derrière le front, des compagnies exercer l'assaut, d'une façon formelle, en s'en tenant strictement aux prescriptions du règlement.

Le soldat allemand, comme je l'ai déjà fait remarquer, loin d'être incapable d'agir isolément, est souvent un excellent patrouilleur.

J'ai vu rentrer une patrouille dans la tranchée de première ligne et assisté à son interrogatoire par le commandant de régiment. Un des trois hommes, blessé au pied, avait de la peine à se tenir debout. Le colonel lui fit un signe amical de rester assis. Le rapport du chef de la patrouille, un appointé, fut parfaitement clair. Il répondit avec intelligence aux questions, désigna sur la carte les points reconnus. Avant de s'éloigner, le colonel remercia chaleureusement les trois hommes, leur serra à chacun la main et glissa un petit souvenir dans celle du blessé. Leurs yeux brillaient de plaisir et de fierté.

Le ton des officiers avec leurs hommes est, en dehors du service, dépourvu de hauteur et de morgue, leur tenue très simple. Mais, dans l'exercice de leur commandement, ils ont une raideur parfois désagréable, un timbre de voix cassant qui peut donner aux non-initiés une idée fausse des rapports de supérieur à inférieur. Les officiers de réserve exagèrent plutôt ce genre, croyant par là affirmer leur autorité.

D'autre part, la recherche de la popularité est, avec raison, profondément méprisée ; le type de l'officier bon garçon et familier, qui cherche, avant tout, à se faire bien voir de ses hommes, est inconnu.

Tous les isolés qu'on rencontre, au front et derrière le front, s'annoncent aux officiers à voix haute et claire. Un geste énergique et vif de la tête souligne leur phrase qu'ils articulent nettement.

C'est exactement comme en temps de paix.

DANS LA TRANCHÉE.

Les tranchées se présentent à la vue, au premier abord, comme un vaste labyrinthe de fossés et de boyaux se croisant en tous sens, sur une profondeur de plusieurs centaines de mètres. Puis on distingue deux ou trois lignes parallèles de tranchées, reliées entre elles par des fossés de communication. En arrière, quelques points d'appui, villages ou fermes isolées, soigneusement fortifiés.

La *tranchée de première ligne* est la plus forte, la plus complètement achevée ; elle sert, en même temps, de ligne d'avant-postes. Plus près de l'ennemi ne circulent que des patrouilles. Pas de postes avancés.

Tous ces ouvrages, établis au début comme fortification de campagne, ont été renforcés successivement et répondent, dans certains secteurs, à toutes les exigences de la fortification semi-permanente.

Le tracé de la tranchée forme une ligne sinueuse qui épouse les formes du terrain. Aucun angle droit. Ainsi, c'est la forme elle-même du tracé qui constitue les traverses.

La profondeur du fossé est d'environ 2 m. ; le sol est partout pavé de briques ou recouvert d'un plancher en claire-voie. La banquette sur laquelle le tireur se tient debout est à 30 cm. au-dessus du sol du fossé. La paroi antérieure est perpendiculaire et recouverte d'un clayonnage très serré. Les bonnettes sont remplacées par des embrasures pratiquées entre les sacs de terre, ce qui n'augmente pas la visibilité de la position ; le dessin régulier des créneaux se voit, en effet, de loin. Ces embrasures sont, en outre, garnies de plaques métalliques empruntées au matériel de l'artillerie de siège. L'homme tire ainsi à travers une meurtrière.

Le talus extérieur est en pente très douce, d'une épaisseur de 2 à 3 m. Le revêtement de gazon est généralement desséché. A en juger par la tranchée française, qui se distingue à l'œil nu, grâce à la teinte grise de la terre du talus, les lignes allemandes doivent, également, être très visibles dans le terrain.

Les *emplacements de mitrailleuses isolées*, sont construits comme de petites tourelles protégées par un plafond blindé, en madriers, recouverts de 50 cm. de terre. Les embrasures ménagées entre les sacs de terre sont fermées par des plaques d'acier avec meurtrières.

Il y a des *postes d'observation* disséminés le long du front et construits dans l'épaisseur du parapet. Les postes importants sont pourvus d'un téléphone, d'un périscope ou de jumelles Zeiss grossissant 15 fois.

Les *niches* pratiquées, au début, dans le talus extérieur, ont été remplacées peu à peu par des *abris blindés* beaucoup plus

spacieux, dans le talus intérieur, c'est-à-dire avec l'entrée du côté de l'ennemi. On évite ainsi d'affaiblir le parapet. Ces abris peuvent contenir une vingtaine d'hommes. Il y a jusqu'à 1 m. de terre sur le blindage.

Les casemates des officiers sont creusées au fond de courtes galeries en cul-de-sac, avec issue sur la tranchée principale. Ces chambres sont meublées d'un lit, d'une table et de chaises rustiques confectionnées par le charpentier de la compagnie. Quelques livres s'alignent sur un rayon. Les murs sont couverts d'images tirées de journaux illustrés, de portraits et de photographies.

Une propreté méticuleuse règne partout sur le front de combat. Le sol de la tranchée est balayé ; pas de détritus, de boîtes de conserves, de papier. Devant chaque abri, un minuscule jardin est entretenu avec soin. Des plantes grimpantes, lierre, capucines, clématites encadrent les portes des gourbis ; chez les Bavarois, chaque compagnie a sa statue de la Vierge, dans une niche enguirlandée de fleurs. Les armes reluisent aux râteliers. Des écriteaux sont là pour vous guider dans le dédale des chemins qui tous portent des noms à grande allure : Kaiserstrasse, Ruprechtbollwerk, Victoriaplatz, etc. Beaucoup de portraits de Hindenburg, des princes allemands, de l'empereur ; des caricatures, des inscriptions en style de caserne.

Les *obstacles d'approche*, du moins ce qu'on en voit à travers les meurtrières ou en se hasardant à jeter un coup d'œil pardessus le parapet, s'étendent jusqu'à 100 m. en avant et paraissent formidables. Il y a des fils de fer barbelés ronds, semblables à de gros ressorts de lit, flanqués et battus de front par des mitrailleuses, des abatis naturels, des palissades de pieux pointus, des prairies inondées, des trous de loups, des haies vives entrelacées de fils de fer ; le tout habilement dissimulé. Les obstacles naturels sont bien utilisés. Dans cette zone de mort, des cadavres sont restés accrochés ; on voit des capotes bleues étalées dans l'herbe.

Les *galeries de sape*, boyaux étroits où l'on avance en rampant, sont poussées toujours plus près de la tranchée ennemie. C'est une curieuse impression que celle de ces hommes tapis sous terre, aux écoutes, prêts à mettre le feu à leur fourneau

de mine, et exposés à chaque instant à se voir ensevelis par l'explosion d'une mine adverse.

En temps ordinaire, quand aucune entreprise de l'ennemi n'est à craindre, on entretient un feu très lent : par compagnie, une vingtaine de fusils dont la moitié sont pourvus de lunettes à viser. Des dépôts de munitions et de grenades à main sont établis à intervalles rapprochés. Les hommes solidement installés, tirent les deux coudes appuyés ; on se croirait dans un stand. Les tirailleurs visent avec un soin extrême. Toute leur volonté et leur attention se concentrent dans leurs yeux et dans la pression de l'index sur la détente. On tire sur tout ce qui se montre, il y a peu de balles perdues ; le tireur a la ferme volonté d'atteindre le but, il annonce son coup avec joie ou dépit.

Le règlement allemand fait dépendre la supériorité du feu de la correction et de la précision du tir, et non pas de son intensité. L'instruction du temps de paix est donnée avec une telle minutie qu'elle ne s'évanouit pas sur le champ de bataille. Il est vrai que dans la tranchée l'homme se sent relativement en sûreté, l'émotion a peu de prise sur lui, l'énervement qui se remarque au combat en rase campagne, ne fait pas trembler son doigt et ne paralyse pas son cerveau ; c'est donc la théorie du tir visé et calme qui triomphe.

La fusillade est intermittente ; il y a de courtes accalmies pendant lesquelles tout est paisible. A longs intervalles, des obus passent au-dessus de nos têtes. Je me tiens derrière un soldat qui observe avec une attention soutenue un point en face de lui. Nous sommes à 400 m. de la position ennemie ; on distingue nettement trois Français juchés à la fourche d'un arbre. On les voit bouger. L'homme épaule lentement, prend le cran d'arrêt, respire fortement, sa moustache jaune touche la culasse de son fusil — pourquoi ne pas l'avouer, un sentiment de malaise m'étreint et je m'éloigne avant que le coup parte, mais je l'entends et il résonne longtemps à mon oreille. Je suis certain que, là-bas, un homme est tombé. Après tout, cela arrive à chaque seconde, et on s'y habitue vite.

Les fossés de communication conduisent aux lignes d'arrière en passant par des *fossés d'attente* où se tiennent les réserves de la ligne de feu. A certains endroits on franchit des

passerelles qui enjambent des *coupures* profondes de plusieurs mètres, au fond desquelles on aperçoit des pointes de fer et du fil de fer tendu comme un filet. Ce sont des « oubliettes », comme celles de Chillon qui ont fait courir nos imaginations d'enfants. En cas de retraite, les derniers défenseurs tirent à eux la passerelle et l'assaillant se trouve devant un nouvel obstacle, balayé à 100 m. par le feu d'une mitrailleuse.

D'un poste d'observation plus élevé, appelé « la Tour Eiffel », près d'une ferme en ruines, nous découvrons une grande étendue de terrain. Le bruit continu et assourdi de la fusillade fait penser à une place d'exercice, mais on ne voit rien qu'une plaine vide et des arbres courbés par la bise.

Des *batteries de campagne* sont enterrées à 1 km. derrière la ligne de feu. Plus en arrière, des *obusiers* de campagne. Cette artillerie tire sur des réserves à l'exercice, ou sur des colonnes de munitions et de subsistances, entre 5 et 8 km. Je n'ai pas vu tirer sur des buts morts, du reste, tous les villages dans la zone des tranchées sont détruits et l'artillerie ne prend la position ennemie sous son feu que pour préparer une attaque. Les officiers aimeraient bien pouvoir atteler quelquefois leurs pièces et galoper à travers champs ; ils en sont aussi réduits à vivre sous terre. Mais les cavaliers qui font le service à pied dans la tranchée sont encore plus à plaindre, car ils sont privés de leurs chevaux, tandis que l'artilleur a son canon.

Les bois qu'on rencontre dans les lignes sont truqués, remplis d'obstacles, de mines et de pièges.

La *position de repli* est moins forte que la première ligne ; quelques tronçons ne sont qu'ébauchés, peu de clayonnages, par contre beaucoup d'obstacles en fil de fer.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir de point d'appui fortifié.

Les unités qui viennent d'être relevées se remettent en état et, après s'être reposées, font l'exercice plusieurs heures par jour. On les loge dans des villages abandonnés. Les officiers ont des casemates plus confortables que celles de la tranchée. Chaque bataillon a son casino d'officiers et sa cantine de soldats. Le commandant de régiment est commandant de secteur.

Tout le monde porte la casquette, dans la tranchée et en seconde ligne.

L'état sanitaire est, paraît-il, meilleur au front que sur les lignes d'étapes. Les hommes ont le teint couleur de brique et l'air de bonne humeur. On entend beaucoup chanter.

QUESTIONS DE MATÉRIEL.

Toute l'armée porte la tenue Feldgrau. On la distribue maintenant au landsturm, qui conserve cependant sa fameuse casquette en toile cirée, ornée sur le devant d'une croix de Malte en métal jaune. Cette coiffure historique est celle des guerres d'indépendance de 1813 ; Blucher aimait à la porter. C'est pourquoi elle reste populaire.

Les troupes d'étapes sont armées du fusil modèle 1888 ou de fusils français.

Les détachements qui partent pour le front sont entièrement équipés de neuf. Le nouveau havre-sac est en toile brune ; la buffleterie en cuir naturel, ainsi que les chaussures. Les gamelles sont vernies en gris-vert. Les cartouchières sont plus profondes et moins larges qu'avant.

Les officiers ont échangé leur ceinture argentée contre un ceinturon en cuir fauve semblable au nôtre. Certains détails qui les désignaient de loin aux coups des bons tireurs ennemis, comme les jambières jaunes, la poche à carte en celluloïd, la pointe plus haute de leur casque, ont été modifiés ou supprimés. L'usage de la bande molletière se généralise parmi les officiers d'infanterie, ainsi que l'habitude de sortir sans sabre, ce qui frappe d'autant plus que l'officier allemand ne se séparait jamais de son sabre. Beaucoup déclarent avoir ramassé un fusil au moment de l'assaut, dès les premières rencontres [1].

Les *casques* sont toujours revêtus de la coiffe (Ueberzug). On fabrique maintenant des casques en drap gris, avec des ornements (pointe, aigle, griffon, étoile, armoiries) en métal bruni. Ils se portent sans coiffe.

La couleur du drap *Feldgrau* passe très vite ; il devient jaunâtre ou brun, par places. De l'aveu des soldats, la qualité en est médiocre. Les uniformes avec lesquels l'armée est entrée

[1] Les officiers subalternes d'infanterie ne marchent plus *devant* la ligne de tirailleurs, mais dans la ligne. — Tous portent un fusil au feu.

en campagne ont été rapidement usés. On a dû les remplacer par une qualité plus solide, mais aussi plus coûteuse. Malgré cela, les expériences ne sont pas favorables et on commençait, au mois de mai, à fabriquer un drap gris, où le vert est remplacé par une teinte bleuâtre. J'ai vu, à Berlin, des recrues habillées de ce drap. On porte aussi beaucoup de pantalons en velours de coton gris (futaine), très solide. Sous le rapport de la visibilité, le Feldgrau donne de bons résultats.

La *demi-botte*, chaussure traditionnelle, est exclusivement portée par les troupes à pied. Elle a ses avantages ; elle se met et s'enlève rapidement ; mais en terrain accidenté, le pied n'est pas suffisamment tenu, ce qui provoque des blessures, de nombreuses chutes et des entorses. Les hommes qui viennent de la ville n'ont pas l'habitude de marcher avec des bottes et portent volontiers la seconde paire de chaussures, un brodequin lacé sur le côté. En arrivant du dépôt, les bottes sont jaunes, non cirées, mais au bout de peu de temps elles prennent une teinte indéfinissable qui leur donne l'air d'être mal entretenues. D'eux-mêmes, les soldats les passent alors au noir. Inutile de dire que les magnifiques bottes d'un jaune brillant que portent les jeunes officiers avant de partir pour le front deviennent rapidement foncées en passant par toutes les teintes du brun.

Dans les *magasins d'étapes* on remet à neuf les objets d'habillement et d'équipement provenant du front. Des ateliers de réparation installés dans les fabriques abandonnées remettent sur pied et rendent utilisables les canons, les mitrailleuses, les fusils, les armes blanches et les voitures détériorées. On y transforme également, pour les besoins de l'armée allemande, du matériel pris à l'ennemi.

REMARQUES GÉNÉRALES.

L'impression dominante qu'on rapporte du front allemand est le calme. Les choses se passent comme en manœuvres et il faut voir des blessés et des morts pour se rendre compte de la réalité. Les colonnes arrêtées au bord des routes, les scènes de cantonnement, la cuisine roulante qui fume, entourée de corvées et d'enfants du village voisin, les conversations des offi-

ciers au bivouac, tout rappelle la vie insouciante de garnison.

Ce calme fait de confiance règne aussi derrière le front et la population civile donne un spectacle de concorde qui ne manque pas de grandeur.

Ni le pays ni l'armée ne sont près de la famine, et il y a encore des recrues dans les casernes. Il faut se méfier des nouvelles répandues dans la presse des pays belligérants qui affirme périodiquement que l'adversaire est à bout de ressources. Les lettres de soldats allemands mourant d'inanition et brutalisés par leurs supérieurs sont aussi suspectes que celles de soi-disant « poilus » qui prédisent la révolution en France si la paix n'est pas bientôt signée. Suivant nos sympathies et nos désirs, nous ajoutons foi à ces histoires-là, oubliant que la guerre se continue jusque dans les officines des journalistes avec les meilleures armes à leur disposition : l'exagération et le mensonge. Une visite à l'un des fronts est un bon moyen de se débarrasser de ses partis pris.

Qu'il me soit permis, en terminant, de revenir sur la question de l'apparence extérieure, de la *tenue de l'homme*. A tous propos, nos correspondants de journaux sur le front français, renouvellent le débat sur « la discipline qui n'est pas le fruit de la domination du supérieur sur l'inférieur », discipline large qui ne regarde qu'au cœur, sans s'attacher aux détails. Une molletière mal roulée, un paquetage en désordre, servent de point de départ à un long développement sur l'éducation du soldat par le cœur et la conscience, pour aboutir à la conclusion inévitable : Qu'importe une capote déchirée, pourvu que l'homme se batte bien ! — Nous sommes à peu près d'accord, mais nous allons jusqu'à affirmer que l'homme se battra tout aussi bien en ayant raccommodé sa capote, à condition, bien entendu, qu'on lui aura donné le temps de le faire. Et nous exigeons même qu'il la raccommode, parce que c'est son devoir de soldat d'entretenir ses effets, parce que s'il ne le fait pas, la déchirure s'agrandira et qu'il faudra remplacer la capote, — souci de ménagère soigneuse et économe.

L'homme qui « oublie » de tenir ses effets en ordre peut avoir une grande valeur morale, mais nous regrettons de devoir le traiter de négligent et de paresseux. L'officier qui, en inter-

rogeant l'homme pour chercher à le comprendre, n'aura pas vu ou voulu voir la capote trouée, sera plus fautif encore.

Il y a dans la vie militaire d'humbles devoirs qui ont leur valeur. Bien plus, nous croyons fermement que le service intérieur est un moyen d'éducation. Nous ne sommes pas assez riches pour nous permettre de négliger l'entretien minutieux de l'habillement.

C'est, du reste, pour nous affaire de principe. Toute la rhétorique dont on enveloppe une question si simple, ne peut changer notre opinion : la négligence dans la tenue ne doit pas être tolérée. — Soldat, sois fidèle dans les petites choses...

* * *

Partout, en toutes circonstances, les officiers allemands, du haut en bas de l'échelle, se sont montrés d'une grande amabilité et très accueillants pour leur camarade suisse. Je me fais un plaisir de le reconnaître. Je n'ai entendu que des éloges sur notre armée et sur les chefs distingués qui sont à sa tête.

V.